

La Perversion Pervertie

Sylvère Lotringer
Columbia University
Estados Unidos
European Graduate School
Suíça

Resumo: Este ensaio propõe uma análise dos problemas da perversão pervertida na sociedade contemporânea. O aspecto comportamental em si é realmente muito mais futurista, e mais perto do status agora que assume de agora em diante o sexo nas sociedades contemporâneas. A sociedade americana, em particular, não "admite", como se poderia pensar, pela simples razão de que não há mais nada a admitir. Como na sexologia clínica, pode-se dizer tudo, porque tudo já foi dito, porque não há nada a dizer e a se dizer. A mensagem é passada inteiramente no meio. A Terapia de tédio, neste sentido, é uma terapia corretiva, mas também a antecipação de uma sociedade realmente "perversa", na qual a sexualidade não teria mais nada a dizer, apenas mostrar em silêncio, de modo obscuro, sem sequer olhar. Resta ainda aos perversos aprender que o sexo pós-moderno perverso não tem nada de pessoal, e, finalmente, nada humano.

Palavras-Chave: Perversão Pervertida; Sexualidade; Sociedades Contemporâneas; Terapias e Psicopatologias; O Sexo Pós-Moderno.

Résumé: Cet essai propose d'analyser des problèmes de la perversion pervertie dans la société contemporaine. L'aspect comportemental lui-même est en réalité bien plus futuriste, et plus proche du statut qu'assume désormais le sexe dans les sociétés contemporaines. La société américaine, en particulier, n'est pas « avouante » comme on aurait pu le penser, pour la bonne raison qu'il n'y a plus rien à y avouer. Comme dans la clinique de sexologie, on peut tout y dire parce que tout a déjà été dit, parce qu'il n'y a plus rien à dire et à se

dire. Le message est passé tout entier dans le medium. La thérapie de l'ennui, en ce sens, est une thérapie de rattrapage, mais aussi l'anticipation d'une société véritablement « perverse » dans laquelle la sexualité n'aurait même plus à se dire, seulement à s'exhiber en silence, de façon obscène, sans même se regarder. Il reste encore aux pervers à apprendre que le sexe postmoderne n'a rien de personnel, et à la limite rien d'humain.

Mots-Clés: Perversion Pervertie ; Sexualité ; Sociétés contemporaines ; Thérapies et Psychopathologies ; le sexe postmoderne.

Les perversions les plus perverses ne sont pas forcément celles que l'on croit. Il faut parfois chercher *de l'autre côté du miroir*, là où on s'attend le moins à les trouver. Ce livre ne prétend pas faire le tour des théories concernant la perversion, il rend compte de ce qui se passe quand la science, afin de mieux soigner, s'identifie à son objet au point de se pervertir elle-même. À ce titre, *À satiété* n'examine pas seulement le traitement des pervers aux États-Unis, ou la perversion du traitement lui-même, mais propose à la fois une réflexion sur l'obscénité des sociétés postmodernes et un document sidérant sur les limites aujourd'hui assignées à l'humain.

50

*La Perversion
Pervertie*

Sylvère Lotringer

On connaît encore assez peu en France les méthodes utilisées aujourd'hui outre-Atlantique pour contrôler la déviance sexuelle. Pour une part, les thérapies « cognitivo-comportementalistes », dominantes en Amérique du Nord, vont trop à l'encontre des approches plus psychologiques ou analytiques dont nous avons coutumé. L'affaire d'Outreau (la chasse aux pédophiles) a récemment permis d'évoquer certaines des techniques cognitives spécifiques utilisées aux États-Unis pour évaluer les sévices sexuels. Elles incluent des appareils assez particuliers, du type *Orange mécanique*, destinés à mesurer le degré d'érection des patients ou leur temps de réaction à différents types de stimuli verbaux ou visuels. L'usage du pléthysmographe, un tube en plastique rempli de mercure, est sans doute le plus

spectaculaire. Ce tube est relié à une jauge qui enregistre la pression pénienne d'un patient assis, à moitié nu, dans un laboratoire.

L'invention en revient à Kurt Freund qui, le premier, dans les années quarante, a effectué en Tchécoslovaquie les recherches permettant la mise au point d'un appareil spécialement conçu pour déterminer et enregistrer les variations de taille d'un organe selon le volume de sang qu'il contient ou qui le traverse. Il l'a nommé : « pléthysmographe » (du grec *plethys*, masse, magnitude, et *plethysmos*, multiplication, augmentation). L'armée tchèque s'est rapidement intéressée à cette invention afin de repérer d'éventuels homosexuels parmi ses nouvelles recrues. Émigré au Canada après la guerre, Kurt Freund a poursuivi ses recherches à la Clarke University de Toronto, en les appliquant au traitement des délinquants sexuels.

La panoplie machinique – luxmètre, thermistor, transducteur, polygraphe standard, intégrateur cumulatif mesurant la réponse pupillaire, etc. – reste cependant distincte du traitement comportemental proprement dit, mis au point il y a plus de vingt ans. Comme l'élément porteur d'une fusée, les méthodes d'extraction du renseignement ne participent pas au vol. Elles permettent simplement de vérifier la précision du tir. Le dispositif cognitif destiné à sonder les intentions cachées des déviants repose encore sur la coercition. L'aspect comportemental de la thérapie, lui, est autrement plus complexe et paradoxal. Son principe est simple, d'une simplicité lumineuse même, puisqu'il renverse toute une tradition fondée sur la répression du pervers pour lui substituer une *incitation* au « vice ». La nouveauté radicale de ces thérapies réside donc en ceci qu'elles offrent pour la première fois une approche « positive » de la déviance.

Jusqu'à présent, on punissait le plaisir délictueux rationnellement, selon un système d'équivalence : à l'infraction correspondait la punition, et au plaisir la peine. L'immoralité était châtiée, la moralité restaurée dans ses prérogatives. On conditionnait

le comportement des patients en suscitant chez eux des réactions *négatives* à tout ce qu'ils avaient adoré. Les méthodes employées pour limiter les sévices ou punir le crime relevaient de ce qu'on pourrait appeler « l'aversion directe ». Au temps où l'homosexualité était encore considérée comme une perversion, on a essayé de guérir ceux qui en étaient affectés par des moyens purement physiques : on a ainsi associé des décharges électriques ou des odeurs révoltives (acide prussique) à des actes indésirables. Plus subtilement, on s'est efforcé de souder étroitement les conséquences de l'acte à son effet putatif sur des êtres chers au moyen d'une « aversion indirecte » plus mentale et morale que physique.

Les méthodes actuellement en vigueur en Amérique du Nord ont ceci de particulier, et même de *renversant*, qu'on encourage désormais les déviants à réaliser tous leurs désirs, et surtout les actes qui ont pu entraîner leur arrestation ou leur criminalisation. On les incite à imaginer avec la plus grande précision les viols, attouchements, pénétrations, caresses, crimes ou cruautés qui les plus excitent le plus, en leur faisant spécifier la position des corps, la situation des lieux, la réaction des victimes. On ne leur interdit rien, on leur accorde tout sans rechigner, on se met en quatre pour satisfaire leurs désirs, et on leur demande même d'en rajouter sans craindre un quelconque châtement. On leur donne le paradis sans confession, sans aveu, sans remords. On ne récompense pas seulement le mal, on lui veut tout le bien possible.

C'est une révolution copernicienne dans le monde de la thérapie. On concède soudain tout ce dont on a toujours cherché à guérir les patients. Oui, mais pas en actes : en paroles. On les encourage à *fantasmer* tout ça chez eux, à haute voix, masturbation à l'appui. On me dira que la différence est de taille et elle l'est, c'est certain. On a quitté le domaine de l'action directe (la perversion proprement dite) pour celui des représentations mentales.

Il a bien fallu reconnaître l'échec flagrant des méthodes répressives-associatives pour qu'on en vienne à effectuer ce retournement stratégique étonnant : encourager ce que d'ordinaire on punit. Car n'est-ce pas déjà accorder tout que de renforcer les intentions, les désirs, les compulsions qui poussent à l'acte indésirable? Faute de contenir la déviance, on a soudain fait le pari inouï de faire monter la perversion en puissance, de lui laisser occuper tout le champ du désir. C'est la politique de la terre brûlée : on lève toutes les digues, on balaye tout obstacle pour laisser passer la tornade du désir, le tremblement des sens, le ravage des passions. On abandonne tout, *jusqu'à la thérapie elle-même*. Car on fait plus que laisser le champ libre à la déviance, on fait de la déviance elle-même une cure.

Le traitement devient congruent à son objet. Alors qui pervertit quoi ? Qui est le pervers de qui ? Il y a perversion réciproque de la maladie et des soins qui lui sont apportés. Le bien se change en mal, le naturel en contre-nature. La perversion déprave. Mais peut-on dépraver des gens qui le sont déjà ? Peut-on traiter un pervers en *prostituante* son traitement ? Il y a une traite des Noirs et il y a une traite des Blanches. On détourne la femme, on l'entraîne dans l'enfer de la prostitution. C'est d'un entraînement de ce genre que ce livre rend compte. La traite des pervers. Le mal devient tout aussi impossible que le bien. On joue la perversion contre la perversion. Qui perd gagne.

C'est le grand lâchez-tout. On ne punit plus le délit, on le récompense *absolument*. On va même jusqu'à en faire un modèle à suivre. Le pervers se montrera-t-il capable de relever le défi de ses propres désirs ? Georges Bataille avançait que l'érotisme est l'approbation de la vie jusque dans la mort. Qu'en est-il de la déviance lorsqu'on l'approuve sans réserve ? Est-ce l'extase, l'excès, le sacrifice, la Bonne Nouvelle, le Grand Pan est mort ? Pas exactement. L'affaire est entendue, mais il n'y a plus personne pour l'entendre.

Elle devient une expérience banale, comme le mal, mais plus inquiétante encore. À approuver la déviance, elle perd tout son sens. Qu'est-ce qu'une déviation satisfaite *sous contrôle médical* ? Qu'est-ce qu'une passion mise en observation ? Qu'en est-il de la fameuse normalite lorsque la clinique elle-meme traficote dans le porno? Autrefois on avait l'infame, maintenant on a l'immonde, un monde obscene a force de visibilite. L'excès a fini par *excéder* son objet. Tel est le nom de cet étrange retournement qui met fin au désir par son accomplissement même: « la thérapie par l'ennui ».

Sur-saturer les pervers avec leurs propres désirs, on ne peut pas faire pire. Mais qu'est-ce que pervertir veut dire ? « Pervertir » vient du latin *per-vertere*, tourner, retourner, renverser. Le terme lui-même n'est pas neutre. On ne change pas seulement d'un état à un autre dans l'abstrait : on change en mal. Mais on pourrait tout aussi bien faire tout le contraire : invoquer le mal pour provoquer le bien. La chose n'est pas entièrement nouvelle, et Baudelaire est là pour en témoigner. Le mal est un hommage pervers fait à la vertu. Encore faut-il que le mal soit vraiment le mal. Tant qu'un violeur se sent coupable, il peut obscurément rechercher sa rédemption, collaborer à sa propre guérison. C'est qu'il agit contre son gré, par compulsion. *M. le Maudit*. Le violeur ne peut pas s'empêcher de faire ce qu'il fait. Il n'en est pas de même pour un pédophile qui, n'agissant pas par compulsion, ne se sent pas coupable et ne tient pas spécialement à renoncer à ses désirs. On aurait donc tort de mettre dans le même sac celui qui croit au mal, et celui qui n'y croit pas. Le défi, précisément, pour le soignant, sera de retourner les signes obscurs du mal en leur contraire, et de les rendre transparents. Mais aussi de rendre profondément ennuyeux ce qui ravit, la grâce des gestes, la fraîcheur de la peau, l'innocence, feinte ou réelle. Car l'enfant lui aussi, l'adolescent en tout cas, peut fort bien jouer à l'innocent, et faire chanter l'adulte.

Le docteur Seymour Sachs, qui dirige la clinique de sexothérapie comportementale de Chicago, nous servira ici de guide. Son défi à lui, c'est, en adoptant leurs positions, d'amener tous ses pervers sur une autre orbite, et au même degré de satiété, par des moyens purement mécaniques : 1) modifier le comportement de leur pénis (« La seule chose qui les intéresse », confie un exhibitionniste à la fin du livre, « c'est ton pénis ».) ; 2) recourir à la répétition ; 3) exterminer tout secret. C'est d'ailleurs pour cette raison que le docteur Sachs a (en partie) abandonné le recours aux méthodes aversives : l'ennui est autrement plus puissant que la souffrance.

Nietzsche recommande l'usage de la cruauté comme procédé mnémotechnique. Comment doter de mémoire cet animal inconstant qu'est l'homme ? Il faut le marquer dans sa chair : scarifications, tortures, terreur. On a maintenant oublié la mort, ou plutôt : la mort s'est fait oublier. Il faudrait la faire revenir dans la vie quotidienne à *son corps défendant*. Sans la présence de la mort, plus rien n'a de sens. Mais encore faut-il qu'une telle présence soit encore possible. De nos jours, la souffrance a des limites alors que l'ennui n'en connaît aucune. L'ennui est bien plus sûr, puisque l'ennui c'est la mort même. Pas le sacrifice, ni l'horreur sacrée : la mort *morte*, en coma dépasse.

On n'a même plus besoin de la ressusciter par tous les moyens, d'ailleurs on n'en est plus capable. La mort est partout par petites doses, un spectacle, un frisson passager, une mouche sur l'encolure frémissante de la bête, une vaccine tout au plus. Dans la masse tout passe sans laisser de traces. Il reste tout juste un contact, qu'on doit renouveler sans cesse. La communication a pris la place de la violence. La communication fait violence à la violence. Désormais le choc, l'électrochoc n'ont plus d'effet parce qu'ils existent seulement par eux-mêmes et pour leur propre satisfaction. On ne peut plus rien mémoriser. On ne peut plus tenir ses promesses puisqu'elles ne tiennent à rien. Le seul lien social qui reste est le contact. La

communication se communique elle-même aux dépens du sens et de tous les sens. Le contact, c'est la violence des signes. Il n'a pas besoin de contenu, il se contient lui-même. C'est cela que le docteur Sachs vise en réalité, et c'est en cela qu'il entend transformer l'acte sexuel : en une communication vide, une vague chaleur animale, une proximité qui ne promettrait et ne compromettrait plus rien. Je touche, je communique – des mots, du plaisir, n'importe quoi – mais il n'y a personne au bout de la ligne. Le *feedback* est instantané. Tout contact s'épuise en lui-même, en la présence de tout objet.

Et c'est cela, l'ennui. La mort de la mort, une mort qui n'en finit pas de finir car elle n'a jamais commencé à être. Le sexe, dans tout ça, est bien peu de chose. Une incongruité sans conséquence, un acte qui ne devrait pas avoir de suite. L'ennui, c'est la mort avec le sexe en sus. Le sexe ne diffère pas du reste. La thérapie comportementale ne diffère pas de la communication, et il n'est pas même sûr qu'elle guérisse quoi que ce soit. Elle se perpétue *aux dépens de ses patients*.

« Que faire après l'orgie ? » interroge perversement Jean Baudrillard. L'orgie, comme le spectacle, est permanente. Ce n'est pas la mort de Dieu, c'est l'ennui à l'américaine, l'angoisse du boulimique, le martyr de l'obèse, la hantise de tous ceux qui, excédés d'eux-mêmes, n'en finissent pas de se manger monstrueusement pour mieux se faire disparaître. La nouvelle thérapie sexuelle retourne l'ennui comme un gant, elle en fait une arme pour résorber tout désir, pour aboutir à une équation nulle, une consommation de plus sans autre justification qu'elle-même. Roman Jakobson, le grand linguiste, appelait « fiction perverse » une langue qui ne serait parlée que par une seule personne. L'idiolecte, c'était l'ennemi qui rodait à l'orée du sens. Maintenant c'est le monde tout entier qui s'idiolectalise puisqu'il ne se parle plus qu'à lui-même, puisque la communication ne communique plus rien. Le monde n'a pas pire ennemi que ce qu'il est

devenu. Désormais tout ce qu'il demande, tout ce qu'on désire, c'est de se dissoudre dans la communication.

Au début du siècle, Freud avait fait scandale en révélant la sexualité comme une force singulière, irrépressible. Il y a belle lurette qu'elle a perdu sa spécificité pour devenir l'échangeur général des désirs consommables, le commutateur obligé de tous les produits. C'est en cela que la clinique nouvelle rejoint la culture contemporaine et devient elle-même un phénomène culturel. Ce ne sont pas seulement les pervers qu'on envoie à la clinique du docteur Sachs : la société tout entière vient s'y ressourcer. La consommation généralisée des signes du sexe préside à son annulation dans une manière d'obscénité conviviale.

Les nouvelles méthodes comportementalistes suscitent des résistances en France, mais aux États-Unis leur extension au contrôle de la « déviance » sexuelle ne semble pas poser de problèmes particuliers. On reste cependant assez discrets sur certaines pratiques en vigueur, dont la masturbation, autour desquelles pourrait flotter un vague parfum de scandale. Les problèmes de confidentialité permettent aussi de protéger ces méthodes paradoxales de la curiosité publique, la majorité des patients du docteur Seymour Sachs lui ayant été imposés par la justice. Certes, ils viennent « de leur plein gré », mais les contraintes sont évidentes.

La thérapie par la satiété a été mise au point dans le Sud des États-Unis à la fin des années soixante par une petite équipe de chercheurs sous la direction de Gene Abel et Judith Baker. L'université du Mississippi se trouvait alors être le centre mondial des recherches comportementalistes. Avant cela, elle avait été à la pointe de l'« hygiène sociale » destinée à endiguer la dégénérescence de l'espèce. Ces passionnantes recherches avaient dues être abandonnées après l'usage un peu excessif qu'en avaient fait les nazis. Les subtilités de la « science juive » n'étaient pas faites non plus pour les

populations un peu frustrées du « *Deep South* ». Il fallait parer au plus pressé, prendre quelques raccourcis, remonter à la surface. Pavlov avait bien réussi à modifier le comportement des chiens, alors pourquoi ne modifierait-on pas celui de sous-hommes, et noirs de surplus ? L'humanité ne fait-elle pas tout ce qu'elle peut pour être en dessous d'elle-même ? Les premiers fonds étaient venus de l'Organisation Nationale des Femmes (NOW) qui entendait fonder un centre contre le viol à Memphis, Tennessee. Vers la fin des années soixante-dix, l'Association pour le Traitement des Agresseurs Sexuels (ATAS) d'Abel et Becker comptait tout au plus une centaine de membres au niveau national. Elle commençait à peine à émerger publiquement au début des années quatre-vingt lorsque, un peu par hasard, j'ai découvert son existence.

Je préparais un exposé sur les rapports entre sexualité et langage pour une grande conférence organisée sur ce thème par Armando Verdiglione, le Lacan italien. Elle devait se tenir à New York en 1981, et j'avais contribué à l'organiser, je ne sais pas trop pourquoi. Personne ne savait très bien d'ailleurs pourquoi on se laissait embrigader, sinon parce que d'autres l'avaient déjà fait, même ceux qui n'étaient pas spécialement convaincus par la psychanalyse, ancienne ou nouvelle manière. C'était le début d'une nouvelle ère où le contenu des doctrines – de quoi que ce soit, en fait – allait compter bien moins que leur propagation même. La « *French Theory* » était sur le point de subir le même sort. Marx voyait dans l'impérialisme le dernier stade du capitalisme, on n'avait encore jamais été soumis à l'impérialisme de l'intellect. La psychanalyse en profitait pour devenir une grande entreprise. Cette conférence était la culmination de bien d'autres du même genre en Europe et ailleurs. À l'apogée de sa puissance, la psychanalyse partait de nouveau à l'assaut de l'Amérique.

Freud l'avait déjà fait en 1909. Jacques Lacan a prétendu qu'il était arrivé au port de New York convaincu qu'il allait répandre la peste. Il n'avait pas fallu longtemps pour que la psychanalyse se perde dans la masse du nouveau continent, quitte à réapparaître sous des formes à peine reconnaissables. Le comportementalisme, géant sans complexes, était désormais la force montante. Au début des années quatre-vingt, Félix Guattari avait fait le tour d'un certain nombre d'institutions psychiatriques américaines et il avait constaté qu'hormis quelques mégapoles à haut voltage névrotique comme New York ou Chicago, l'analyse, un peu partout, avait été remplacée par les méthodes comportementalistes, jugées plus « objectives » et surtout moins interminables.

Comme beaucoup d'autres intellectuels français à l'époque, je m'étais intéressé à la psychiatrie, à la folie, à la prison. J'avais lu Freud et Lacan, mais aussi Nietzsche, Foucault, Deleuze et surtout Guattari, dont j'étais devenu l'ami à Paris en 1972, l'année où avait paru l'*Anti-Œdipe*. Je découvrais l'Amérique comme seul un Européen peut le faire. New York, alors, c'était le monde. Tout m'y paraissait objet de réflexion. Il suffisait de se baisser pour ramasser les idées à la pelle. C'était autrement plus passionnant qu'écrire un commentaire de plus sur les rapports entre psychanalyse et langage. La sexualité ne se trouvait pas seulement dans les livres ou sur les lèvres. Le sexe et la mort, à New York, c'était l'anneau de Möbius. On grattait un peu la surface et une face blême apparaissait. L'irruption du sida, quelques années plus tard, allait confirmer tout cela.

Il y avait près de dix que je m'étais installé à New York. J'avais changé de vie en changeant de continent, alors pourquoi retomber dans les mêmes ornières ? Je voulais autre chose, sans trop savoir encore quoi. L'idée de resservir les mêmes idées (Freud, Lacan, etc.) en changeant un peu l'assaisonnement, comme cela se pratiquait largement dans ce genre de colloque, m'ennuyait profondément. Au

lieu d'aller faire des recherches en bibliothèque, j'ai été voir un peu ce qui se passait dans les alentours. J'avais remarqué que les départements de psychologie, à l'université de Columbia où j'enseigne, mentionnaient à peine la psychanalyse. Que faisait-on des patients dans ce pays, comment accommodait-on la sexualité dont je devais parler? Je ne soupçonnais pas que le traitement des délinquants sexuels sur lequel j'allais tomber reposait précisément sur l'ennui que je cherchais à éviter. Mais ce n'était pas le même ennui. C'était un ennui *intéressant*.

En dehors d'un petit cercle professionnel, personne ne semblait connaître le travail des sexologues exposé dans ce livre. Ceux-ci se colletaient alors avec des problèmes d'évaluation, le volet cognitif de l'entreprise comportementaliste. La modification du comportement, en effet, a pour préalable l'établissement d'un diagnostic exact. Or les psychiatres ne pouvaient pas se fier à ce que leur disaient les pervers. On les soumettait donc à des tests objectifs. Mais l'interprétation des résultats n'était pas toujours aisée. Les images érotiques présentées comportaient trop de paramètres. L'idéal, ç'aurait été d'utiliser des mots discrets capables de produire un effet immédiat, univoque. Il y avait, bien sûr, le dictionnaire...

Le centre de traitement de la délinquance sexuelle de l'université de Columbia, qu'étaient venus diriger le docteur Gene Abel et le docteur Judith Becker, tout comme la clinique de sexothérapie de Chicago, se trouvait à la pointe de la recherche comportementale dans le traitement des abus sexuels. Je me suis présenté à eux comme un spécialiste en sémiotique, ce que j'étais encore à l'époque, et l'idée leur est immédiatement venue de m'exposer leurs recherches et leurs méthodes dans l'espoir que je pourrais les aider dans leur entreprise. Pendant cinq ans, j'ai pu aller et venir assez librement dans leurs cliniques pour m'initier à leurs techniques et partager leurs secrets de fabrique. Je ne me suis pas

immédiatement rendu compte de la chance que j'avais d'être témoin de ces nouvelles méthodes, concoctées par les plus éminents spécialistes, avant même qu'elles n'attirent l'attention publique. Mais plus je comprenais la nature de leur travail, moins je me sentais enclin à y collaborer. La police des mœurs n'est pas exactement mon fort et il était hors de question que je contribue à normaliser quoi que ce soit, même par des moyens pervers.

Leur projet, cependant, était assez paradoxal et excitant intellectuellement pour que je continue à en faire le tour, faisant vaguement miroiter aux experts qu'un jour je serais en état de repérer le langage-miracle, simple et sexuel, qui leur faciliterait la vie. En attendant, j'apportais quelques éléments de mon cru, jargonnant avec aplomb dans les moments un peu délicats, histoire de leur donner le change. Ils ne comprenaient rien à mes explications, mais elles n'étaient pas faites pour être comprises. Peu importait d'ailleurs, les idées ne les intéressaient pas spécialement, ils étaient plutôt portés à résoudre des problèmes concrets, comme ceux posés par la mise en place de leurs tests.

Georges Bataille suggère que les bourreaux se taisent, seules les victimes parlent. Sa remarque recoupait parfaitement le point de vue soutenu il y avait quelques années de là, en 1976, par Michel Foucault dans le premier tome de son *Histoire de la sexualité, La Volonté de savoir*, lorsqu'il affirmait que le sexe n'est plus réprimé, mais exprimé. « Le sexe », écrit-il, est devenu quelque chose à dire ». La conclusion qu'on pouvait en tirer, c'est que nous sommes tous les victimes du sexe, et pas l'inverse. Pas étonnant que son livre ait été plutôt fraîchement accueilli. C'est à cela, bien sûr, que j'ai d'abord pensé en découvrant ces nouvelles techniques de traitement de la « déviance sexuelle ». On retrouve en effet dans ces cliniques les dispositifs traditionnels d'évaluation, d'observation, d'interrogation, bref l'appareillage d'un pouvoir conçu sur le modèle de la confession

ou de l'extorsion de la vérité. Mais la vérité, dans la clinique comportementaliste (son aspect cognitif) a en fait cessé d'avoir une quelconque valeur, et il n'est pas besoin non plus, pour l'écouter, de « mettre des oreilles en location » : les machines font parfaitement l'affaire. Le secret, ici, n'a d'importance qu'en tant qu'il permet d'avoir prise sur le déviant.

L'aspect comportemental lui-même est en réalité bien plus futuriste, et plus proche du statut qu'assume désormais le sexe dans les sociétés contemporaines. La société américaine, en particulier, n'est pas « avouante » comme on aurait pu le penser, pour la bonne raison qu'il n'y a plus rien à y avouer. Comme dans la clinique de sexologie, on peut tout y dire parce que tout a déjà été dit, parce qu'il n'y a plus rien à dire et à se dire. Le message est passé tout entier dans le médium. La thérapie de l'ennui, en ce sens, est une thérapie de rattrapage pour les attardés de la communication, mais aussi l'anticipation d'une société véritablement « perverse » dans laquelle la sexualité n'aurait même plus à se dire, seulement à s'exhiber en silence, de façon obscène, sans même se regarder. Il reste encore aux pervers à apprendre que le sexe postmoderne n'a rien de personnel, et à la limite rien d'humain. Là aussi, les machines pourront très bien faire l'affaire.

Par un renversement tout aussi pervers j'avais moi-même, sans trop y réfléchir, branché les psychiatres eux-mêmes sur une petite machine (mon magnétophone). Je les ai laissés élaborer en toute tranquillité le discours de leur méthode (« je bande, donc je pense »), leur prêtant mon attention avec l'« écoute flottante » requise de la part de l'analyste. J'ai ainsi enregistré chacun de nos entretiens (y compris ceux menés avec le technicien du labo, un expert formé par le FBI) et gardé copie de tout ce qui me passait entre les mains, ou me sortait par les oreilles. Le moment venu, j'ai réussi par le téléphone arabe à remonter des filières pas très orthodoxes et à retrouver certains des

délinquants qui avaient été soumis à ces séances un peu particulières. Le témoignage du jeune exhibitionniste espagnol, en fin de volume, restitue en quelque sorte aux patients le droit à la parole *sur la thérapie même*, qui leur avait jusque-là été dénié.

En un sens, c'est une longue séance de rattrapage que j'ai effectuée avec les psychiatres, mais qui cette fois leur était destinée. Ils travaillaient avec le pénis, et je travaillais avec leur tête. Je les laissais s'enfermer dans leurs déclarations, que j'entendais, bien sûr, autrement qu'eux. Nous ne parlions évidemment pas le même langage. Mais aucun langage n'est aussi simple que celui qu'ils voulaient que j'apprenne au pénis délinquant. Il n'y a rien de plus pervers, croyez-moi, que le dictionnaire. Alors à chacun sa perversion. Je fournis ici le matériau brut, au lecteur de le dégager à son tour de sa gangue.

Je ne me doutais pas alors que cette entreprise un peu baroque allait décoller pendant les deux décennies suivantes, projetant le bon docteur Sachs et son confrère le docteur Abel sur le devant de la scène, essayant par le même coup leurs méthodes pornothérapeutiques de par le monde. Il a fallu que l'opinion publique américaine s'en mêle. En 1982-83, elle a commencé à s'alarmer des dangers que représentaient les agressions sexuelles. Partout on hallucinait des rituels sataniques, des complots dans les écoles, des réseaux de pédophiles quadrillant le pays à la recherche d'innocentes victimes, alors qu'en réalité ils étaient benoîtement dans leur foyer à regarder la télévision avant de monter s'occuper des gosses.

Dix ans plus tard, la situation des sexologues a bien changé. Ils se retrouvent désormais à la tête d'un petit empire de tests et de contrats dûment brevetés sous le nom de *Abel Assessment for Sexual Interest* (AASI). Le docteur Abel a également créé sa propre entreprise, *Abel Screening, Inc*, pour exploiter ses produits. Il se produit également comme expert psychiatrique sur la foi de ses propres tests dans les procès impliquant des délinquants sexuels. C'est

le chemin qu’avaient suivi les psychiatres au XIX^e siècle, imposant leur expertise et leurs critères d’évaluation, au système judiciaire.

Avec le docteur Sachs, auquel il ressemble d’ailleurs assez étrangement (il arrive souvent d’ailleurs qu’on les confonde), le docteur Abel est devenu le plus grand spécialiste américain des agressions sexuelles. Il mène actuellement une campagne vigoureuse contre la violence faite aux enfants, financée par divers États américains, et proclame un peu partout la nécessité de détecter la « dangerosité » des pervers en puissance, les agressions d’enfant étant « un désordre qui commence très tôt », avant 15 ans. La majorité des agresseurs étant d’anciennes victimes, ajoute-il, « ce désordre peut être diagnostiqué à l’avance » et les pédophiles parmi eux repérés « *avant même* qu’ils soient passés à l’acte ». Après les pedophiles, c’est aux enfants eux-mêmes qu’on s’en prend. Bientôt on ira les chercher à peine formes dans le ventre de la mère, ou dans leur code génétique. Inutile de rappeler que la sexualité des enfants -- petits « pervers polymorphes » selon Freud -- est bien plus indéterminée que celle de l’adulte et que les explorations auxquelles ils peuvent se livrer à un jeune âge requièrent rarement une intervention thérapeutique ultérieure. La notion d’anormalité chez les enfants, par ailleurs, pas plus que la validité des tests d’Abel, n’ont à ce jour été établis scientifiquement. Mais on comprend mieux la nature et la dimension des enjeux lorsque l’on se réfère aux chiffres fournis à CNN par le docteur Abel, et qui sont assez parlants. Les agressions sur les enfants, soutient-il, concernent de un à cinq pour cent de la population américaine et coûtent 94 milliards de dollars par an. Ce n’est pas par hasard si les cliniques de sexologie, qui avaient commencé par traiter fort démocratiquement toutes les catégories de pervers, se consacrent désormais exclusivement à la protection des chers innocents.

Il n'est pas prouvé que les critères de discrimination soient infaillibles, si l'on en juge par l'intervention du docteur Abel dans une affaire assez célèbre aux États-Unis, celle d'un prêtre, Ed. McLoughlin, dont la conduite vis-à-vis d'adolescents, en 1993, avait été jugée suspecte par ses collègues. Alerté, l'évêque du diocèse a fait appel au docteur Abel. Après un questionnement intensif et des évaluations psychologiques poussées pour déceler si McLoughlin avait « des tendances pédophiles ou éphèbophiles », Abel a conclu par la négative, se contentant de noter une attirance toute particulière du prêtre « pour les femmes adultes de race noire ». Trois ans plus tard, en 1996, on a découvert que McLaughlin avait agressé un adolescent, au grand dam de l'archevêque qui ne l'avait pas relevé de ses fonctions.

Les nouvelles approches thérapeutiques sont désormais en vigueur en Belgique, en Angleterre, en Chine, au Brésil, en Nouvelle-Zélande... Leur succès a été tel que, depuis quelques années, les juges de plusieurs procès d'assises américains (Louisiane et Dakota du Sud, 2001 ; Massachusetts, 2006) ont commencé à y mettre le holà, refusant de considérer les évaluations faites par l'AASI comme preuve testimoniale. Du coup, ils ont porté, a conclu un expert, « un coup fatal à la légalité d'un instrument fréquemment utilisé pour l'évaluation des délinquants sexuels ». (Le docteur Abel l'aurait utilisé à 34000 reprises.) La Cour d'appel du Massachusetts a même mis en doute les instruments utilisés et la crédibilité des résultats obtenus, concluant qu'ils auraient pu tout aussi bien « être attribués à la magie du jeune Harry Potter, mélangeant des potions à l'école des sorciers ».

C'est cette méthode de traitement qui vient tout juste de débarquer en France avec les thérapies dites « cognitivo-comportementales » (TCC), dont elle est l'une des applications les plus controversées. Il y a beaucoup à parier que l'introduction

graduelle des pratiques comportementalistes en France a joué un rôle important dans la querelle récemment faite à la psychanalyse suite à la parution du *Livre noir de la psychanalyse*. Cette controverse, parfois violente, figurera sans doute un jour dans les annales psychiatriques comme la première manifestation publique de ce courant. Qu'elle n'ait apporté aucun élément nouveau sur le plan théorique n'a rien pour étonner : cette bataille-là a déjà été livrée en 1972, il y a plus de trente ans, avec la publication de *L'Anti-Œdipe* de Gilles Deleuze et Félix Guattari qui a ébranlé les fondements mêmes de la psychanalyse. La cause a été *entendue*, mais la bataille n'a pas été gagnée pour autant. Bien au contraire : solidement installée sur les restes fumants de mai 68, la pratique analytique est devenue une chasse gardée. C'est en fait ce privilège qui vient, *stratégiquement* et non théoriquement, d'être mis en cause au nom des mêmes critères d'efficacité prônés outre-Atlantique. Mettant à profit une querelle autrement sans objet, ces thérapies « cognitivo-comportementales » en sont maintenant venues à contester l'ascendant sans rival que la psychanalyse, en France, a jusqu'à présent réussi à exercer sur la santé mentale.

Lorsque le présent livre a paru aux États-Unis en 1986, la « thérapie par l'ennui », comme je l'ai appelée, était encore peu connue et la plupart des critiques en ont rendu compte comme d'une étude destinée à la faire connaître au grand public. La préface et la postface que j'ai ajoutées à la demande expresse de mes éditeurs américains, sans doute inquiets devant le caractère « obscène » du matériau, ont dû y être pour beaucoup. D'autres ont bien perçu l'humour un peu corrosif qui traverse le texte, et en fait une sorte de comédie inhumaine, un conte moral sur les velléités de la science à contrôler l'humain, ou à orchestrer sa fin.

Les dialogues de ce livre n'ont pas été inventés. Ils offrent un document de première main sur la manière dont ces nouvelles méthodes ont été élaborées. Les éditeurs américains ayant craint qu'on

puisse intenter à ce livre un procès en diffamation, j'ai passé six mois à New York avec deux avocats pour maquiller tout élément – lieux, dates, noms, circonstances – susceptible d'être trop aisément reconnu. C'était un luxe inutile. Le docteur Sachs/Sex est aisément reconnaissable, et n'aura rien trouvé à redire, j'imagine, à la manière dont sa méthode est présentée. Certains critiques américains ont même jugé que ses arguments étaient supérieurs aux miens, comme s'il s'était agi d'un match et qu'on devait proclamer un vainqueur.

Inutile de le dire, la mise en doute des techniques comportementalistes ne constitue pas une défense inconditionnelle de la psychanalyse freudienne, dont l'approche du psychisme humain est certes moins barbare, mais souvent tout aussi baroque et prête elle aussi aisément le flanc à la critique. On peut regretter qu'à force de subtilité la psychanalyse ait fini par se subtiliser elle-même, laissant le champ libre à des techniques autrement plus decervelantes ou Ubu reconnaîtrait les siens. Mais ne finit-on pas toujours par avoir ce qu'on mérite, et qu'on désire peut-être même en secret ?

Palotins des deux bords mis à part, *À satiété* s'interroge sur l'obscénité généralisée de notre culture où tout, petit à petit – et pas seulement le sexe – vient s'exposer au grand jour avant de sombrer rapidement dans l'indifférence complète. À cet égard, le comportementalisme s'avèrerait un meilleur guide que les profondeurs freudiennes. Il a du moins le mérite de ne pas nourrir d'illusions sur l'homme contemporain qu'il traite purement et simplement comme un animal. Je laisse au lecteur le soin de juger si ce n'est pas encore trop lui accorder.

Recebido em 02 de agosto de 2011.

Aprovado em 30 de agosto de 2011.